

EDWARD W. SAID

La question de Palestine

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jean-Claude Pons

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

A la mémoire de Farid Haddad et de Rashid Hussein

SOMMAIRE

Préface à l'édition de 1992	13
Paradoxe et ironie: l'OLP et son environnement	14
Changements et transformations	18
Les Palestiniens dans le discours occidental	23
Les relations entre les Etats-Unis et les Palestiniens	29
En guise d'évaluation	33
Introduction	41
I – LA QUESTION DE PALESTINE	55
1. La Palestine et les Palestiniens	57
2. La Palestine et l'Occident libéral	71
3. Le problème de la représentation	97
4. Les droits palestiniens	109
II – LE SIONISME DU POINT DE VUE DES VICTIMES	121
1. Le sionisme et les positions du colonialisme européen ...	123
2. Population sioniste, dépopulation palestinienne	155
III – VERS L'AUTODÉTERMINATION PALESTINIENNE	191
1. Ceux qui sont restés, ceux qui sont en exil, ceux qui sont sous occupation	193
2. L'émergence d'une conscience palestinienne	225
3. Vers la prééminence de l'OLP.	245
4. Les Palestiniens toujours en question	259

IV – LA QUESTION PALESTINIENNE APRÈS CAMP DAVID	275
1. Termes de référence : rhétorique et pouvoir	277
2. L’Egypte, Israël et les Etats-Unis: les autres implications du traité	297
3. Les réalités palestiniennes et régionales	315
4. L’avenir incertain	341
Epilogue	345
Notes bibliographiques	353
Notice bibliographique	355
Post-scriptum bibliographique	361
Notes	369

INTRODUCTION

Bien que ce livre ait été rédigé en grande partie durant l'année 1977 et les premiers mois de 1978, son cadre de référence ne se borne en aucune manière à cette très importante période de l'histoire moderne du Moyen-Orient. Au contraire, mon but a été d'écrire un livre qui, alors qu'on parle tant des Palestiniens et du problème palestinien, offrît au lecteur occidental une large représentation de la situation palestinienne, une situation pas très bien connue et certainement incorrectement appréhendée même aujourd'hui. En écrivant sur ce sujet, je me suis appuyé sur ce que je pense pouvoir être appelé à bon droit l'épreuve palestinienne, qui est en fait devenue une épreuve proprement dite quand la première vague de colons sionistes a atteint les rivages de la Palestine au début des années 1880. Ensuite, l'histoire palestinienne a suivi un cours particulier, et totalement différent de celui de l'histoire arabe. Il y a, bien sûr, beaucoup de connexions entre ce qu'ont fait les Palestiniens et les autres Arabes durant ce siècle, mais la caractéristique qui définit spécifiquement l'histoire palestinienne – sa rencontre dramatique et traumatisante avec le sionisme – est unique dans la région.

Cette spécificité a guidé à la fois mon intention et l'exécution de mon travail (aussi imparfaites qu'elles puissent être l'une

et l'autre). Palestinien moi-même, j'ai toujours essayé d'être conscient de nos faiblesses et de nos carences en tant que peuple. Par certains côtés, nous sommes peut-être un peuple exceptionnel; notre histoire nationale témoigne d'une compétition malheureuse avec une idéologie (aussi bien qu'une pratique) ambitieuse d'origine européenne; nous avons été incapables de beaucoup intéresser l'Occident à la justesse de notre cause. Cependant, nous avons commencé, je pense, à construire notre propre identité et notre propre volonté politiques; nous avons fait montre d'une remarquable adaptation et sommes parvenus à une renaissance nationale encore plus remarquable; nous avons gagné le soutien de tous les peuples du tiers-monde; par-dessus tout, en dépit du fait que nous sommes géographiquement dispersés et séparés, en dépit du fait que nous ne disposons pas d'un territoire à nous, si nous sommes restés unis en tant que peuple, c'est largement parce que l'*idée* palestinienne (que nous avons tirée de notre propre expérience de la dépossession et de l'oppression qui nous exclut) a une telle cohérence que nous y avons tous répondu avec enthousiasme. C'est le registre entier de l'échec palestinien et de ses répercussions que j'ai essayé de décrire en détail dans ce livre.

Pourtant, je suppose que pour beaucoup de mes lecteurs le problème palestinien évoque immédiatement l'idée de "terrorisme", et c'est partiellement en raison de cette association injuste que je ne m'y attarde pas trop dans ce livre. Faire autrement aurait signifié adopter une argumentation défensive, soit par la justification de ce "terrorisme" en tant que nôtre, soit en avançant qu'il n'existe pas de terrorisme palestinien en tant que tel. Les faits sont pourtant beaucoup plus complexes, et quelques-uns au moins seront ici rappelés. En termes abruptement quantitatifs, en chiffres non moins abrupts de morts et de propriétés détruites, il n'y a absolument aucune comparaison possible entre ce que le sionisme a fait aux Palestiniens et ce que, en représailles, les Palestiniens ont fait aux sionistes. Les

attaques israéliennes quasi ininterrompues contre les camps de réfugiés civils palestiniens au Liban et en Jordanie durant les vingt dernières années sont seulement un indice de la complète asymétrie des destructions. Ce qui est encore pire, à mon avis, c'est l'hypocrisie du discours des journalistes et des intellectuels occidentaux (et certainement des sionistes libéraux), qui ont rarement quelque chose à dire sur le terrorisme sioniste¹. Peut-il y avoir quelque chose de moins honnête que la rhétorique indignée utilisée pour parler de la terreur "arabe" contre les "civils israéliens", ou les "villes" et les "villages", ou les "écoles", et le vocabulaire neutre employé pour décrire les attaques "israéliennes" contre les "positions palestiniennes", personne ne pouvant savoir qu'il s'agit là de la désignation des camps de réfugiés du sud du Liban? (Je cite ici des comptes rendus des récents incidents de la fin décembre 1978.) Depuis 1967, depuis qu'Israël occupe la Cisjordanie et la bande de Gaza, cette scandaleuse occupation n'a aucunement décréu, et pourtant rien ne galvanise autant la presse occidentale (et les médias israéliens) qu'une bombe dans un marché de Jérusalem. Avec des sentiments proches du dégoût, je dois noter ici qu'aucun journal américain n'a rapporté l'entretien qui suit, avec le général Gur, chef d'état-major de l'armée israélienne :

Q. — Est-il vrai que [durant l'invasion israélienne du Liban en mars 1978] vous avez bombardé indistinctement des rassemblements [de personnes] ?

R. — Je ne suis pas de ces gens qui ont une mémoire sélective. Pensez-vous que je prétends ne pas savoir ce que nous avons fait durant toutes ces années? Qu'avons-nous fait sur toute la longueur du canal de Suez? Un million et demi de réfugiés! Franchement: où vivez-vous? [...] Nous avons bombardé Ismaïlia, Suez, Port-Saïd et Port-Fouad. Un million et demi de réfugiés. [...] Depuis quand la population du Liban-Sud est-elle devenue sacrée? Elle savait parfaitement bien ce que les terroristes étaient en train de faire. Après le massacre à Avivim, j'ai bombardé quatre villages du sud du Liban sans autorisation.

Q. — Sans faire de distinction entre les civils et les non-civils ?

R. — Quelle distinction ? Qu'avaient fait les habitants d'Irbid [une grande ville du nord de la Jordanie, habitée principalement par des Palestiniens] pour mériter que nous les bombardions ?

Q. — Mais les communiqués militaires ont toujours parlé de ripostes et de contre-attaques contre des objectifs terroristes.

R. — S'il vous plaît, soyez sérieux. Ne savez-vous pas que la totalité de la vallée du Jourdain a été vidée de ses habitants à la suite de la guerre d'usure ?

Q. — Donc vous déclarez que la population devait être punie ?

R. — Evidemment, et je n'ai jamais eu aucun doute là-dessus. Quand j'ai autorisé Yanouch [nom familial du commandant du front nord, responsable de l'opération libanaise] à utiliser l'aviation, l'artillerie et les tanks [pour l'invasion], je savais exactement ce que je faisais. Il y a maintenant trente ans, depuis notre guerre d'indépendance jusqu'à aujourd'hui, que nous nous battons contre la population civile [arabe] qui habite les villages et les villes, et chaque fois que nous le faisons, la même question se pose : devons-nous ou ne devons-nous pas attaquer les civils² ?

Ainsi y a-t-il asymétrie dans la perception du "terrorisme" et asymétrie quant à son usage. On pourrait mentionner, par exemple, que *chaque* fois que des otages israéliens ont été utilisés pour essayer d'obtenir la libération de Palestiniens détenus dans les prisons israéliennes, ce sont *toujours* les forces israéliennes qui ont ouvert le feu, provoquant un bain de sang. Mais même citer des chiffres et donner des explications n'est pas suffisant – parce que le bilan de l'hostilité entre Juifs et Arabes, entre les Palestiniens et les Juifs sionistes, entre les Palestiniens et le reste de l'humanité (ou ce qui pourrait lui ressembler), entre les Juifs et l'Occident, ce bilan est effrayant. En tant que Palestinien, je n'aime pas et déplore la manière dont le sujet entier est vidé de toutes ses significations et de ses aspects souvent moralement déroutants, la manière simpliste, confortable,

dont il est inévitablement présenté sous la rubrique “terreur palestinienne”. Pourtant, comme n’importe qui que le problème a touché d’une façon ou d’une autre, je dois dire aussi – je parle maintenant seulement en tant que palestinien – que j’ai été horrifié par les détournements d’avions, les attentats suicides, les assassinats, les bombes dans les écoles et les hôtels ; horrifié à la fois par le terrorisme qui a frappé les victimes et par la terreur qu’ont dû éprouver les Palestiniens et les Palestiniennes qui ont été amenés à faire de telles choses. Ne prétendant pas écrire comme si j’étais un observateur détaché, j’ai pensé qu’il serait préférable, au lieu d’une approche frontale de la terreur elle-même, d’essayer de présenter à mes lecteurs quelques aspects de l’histoire palestinienne qui sont à l’origine de tout cela. Et si, à la fin, cette histoire n’atténue pas – et ne saurait atténuer – les tragiques dégâts et les malheurs, elle apportera au moins à ses lecteurs ce qui leur a longtemps manqué, la réalité du traumatisme collectif national que constitue pour chaque Palestinien la question de Palestine.

Une des caractéristiques de tout petit peuple non européen est qu’il n’est pas riche en documents, ni en études historiques, ni en autobiographies, ni en chroniques. C’est vrai des Palestiniens, et cela explique l’absence d’un texte majeur qui fasse autorité en matière d’histoire palestinienne. Je n’ai pas essayé ici de combler ce vide, pour des raisons évidentes. Ce que j’ai tenté de faire, c’est de montrer que le cas palestinien est une part concrète et importante de l’histoire, une part qui a été largement ignorée à la fois par les sionistes, qui souhaitaient qu’elle n’ait jamais existé, et par les Européens et les Américains, qui n’ont jamais réellement su quoi en faire. J’ai tenté de montrer que les Palestiniens musulmans et chrétiens qui vivaient en Palestine depuis des centaines d’années avant d’en être expulsés en 1948 ont été les malheureuses victimes du même mouvement dont le seul but avait été d’en finir avec la persécution des Juifs par l’Europe chrétienne. Pourtant, c’est précisément parce que le sionisme a si admirablement réussi

à amener les Juifs en Palestine et à leur construire une nation que le monde ne s'est pas inquiété de la signification de cette entreprise en termes de pertes, de dispersion et de catastrophe pour les autochtones palestiniens. Quelque chose comme une double perception ironique est par conséquent maintenant nécessaire pour appréhender à la fois la réussite bien connue et le beaucoup moins connu du désastre, qu'Hannah Arendt a décrit ainsi :

Après la [Seconde] Guerre [mondiale], il s'est avéré que la question juive, qui était considérée comme la seule question insoluble, fut en fait résolue – à savoir, par la colonisation puis la conquête d'un territoire –, ce qui ne résolvait ni le problème des minorités ni celui des sans-patrie. Au contraire, comme pratiquement tous les autres événements de notre siècle, la solution de la question juive donna simplement naissance à une nouvelle catégorie de réfugiés, les Arabes, augmentant ainsi le nombre des apatrides de 700 000 à 800 000 personnes³.

Comme je le dis tout au long du livre, alors qu'Israël et son histoire ont été constamment célébrés, on n'a admis que très récemment la réalité des Palestiniens – la vie qu'ils mènent, leurs petites histoires, leurs rêves. Et voilà que, tout à coup, la question palestinienne exige une réponse : l'opinion mondiale a jugé qu'on devait rendre justice à ce qui n'était jusqu'à présent qu'un élément sous-estimé de l'impasse proche-orientale. Mais aujourd'hui la possibilité d'un débat satisfaisant, encore plus celle d'une solution probante, est hélas faible. Les chances d'un tel débat sont minces, car (ainsi que je l'ai dit plus haut) les Palestiniens ne sont reconnus que comme des réfugiés, ou des extrémistes, ou des terroristes. Un nombre assez considérable d'"experts" du Moyen-Orient a tendance à monopoliser la discussion et à dissimuler leur ignorance sous le jargon des sciences sociales et des clichés idéologiques. Plus que tout, je pense, il y a à l'égard des Palestiniens une attitude *culturelle* enracinée, celle qui dérive des vieux préjugés occidentaux vis-à-vis de l'Islam, des

Arabes et de l'Orient. Cette attitude, de laquelle le sionisme, à son tour, a tiré sa vision des Palestiniens, nous déshumanise, nous ravale au niveau d'une nuisance à peine tolérée.

Il pourrait sembler trop généralisateur de dire que la plupart des études politiques universitaires sur le Moyen-Orient et les Palestiniens perpétuent cette tradition. Mais il est vrai, selon moi, que c'est leur tendance. Dans la mesure où la plupart d'entre elles s'appuient sur les grandes lignes qui ont légitimé le sionisme au mépris des droits des Palestiniens, et qu'elles les acceptent largement et sans discussion, elles ont très peu contribué à une compréhension de la situation au Moyen-Orient. Car c'est un fait que presque aucune étude sérieuse sur le Moyen-Orient moderne publiée dans ce pays depuis la Seconde Guerre mondiale n'a pu préparer quiconque à ce qui est en train de se passer dans la région : c'est manifestement vrai des récents événements en Iran comme ça l'est de la guerre civile libanaise, de la résistance palestinienne ou des succès arabes lors de la guerre de 1973. Je n'ai certainement pas l'intention dans ce livre d'ouvrir une polémique à propos de ce qu'on a appelé à raison le tournant idéologique de la science sociale, qui, particulièrement depuis la guerre froide, prétend à l'objectivité scientifique. Mais j'ai fermement et délibérément l'intention d'éviter les pièges de la "neutralité de son langage". Parmi ceux-ci figurent les comptes rendus de la réalité politique mettant l'accent sur la rivalité entre superpuissances, où est affirmé que tout ce qui est associé à l'Occident et à sa mission de moderniser le tiers-monde est souhaitable, qui ignorent les mouvements populaires tout en louant et en valorisant un tas de régimes clients médiocres et oppresseurs, qui écartent comme ahistorique tout ce qui ne peut facilement se conformer à un *télos* particulier ou à une méthodologie particulière dont les buts sont "rationnels", "empiriques" et "pragmatiques". De telles notions, dont les insuffisances sont flagrantes, ont servi à nous reprocher publiquement "notre" perte de l'Iran et "notre" échec à pronostiquer la "renaissance de l'islam", sans que soit

permis en même temps le moindre examen des prémices de ces notions. Ainsi ont-elles été réaffirmées, et une fois encore les scientifiques de la politique, dont le rôle est grand dans les prises de décision, ont-ils conseillé les mêmes choses à courte vue, et une fois encore la politique étrangère américaine s'est-elle risquée dans ce qui, aux yeux des non-experts (dont les miens), est à l'évidence des causes perdues, des conceptions historiques dépassées. Alors même que j'écris ces lignes, les graves imperfections de Camp David semblent prouver mon point de vue.

Jusqu'à 1976, pourtant, je ne pense pas qu'il soit faux de dire que les Palestiniens eux-mêmes ont contribué à leur propre dépréciation et, de là, à leur insignifiance aux yeux des sionistes et des experts. Puis nous nous sommes découverts, nous avons découvert le monde et il nous a découvert. J'essaie de décrire notre nuit et notre lent réveil, sans négliger cependant le cadre de notre vie sur le terrain, dans la région, dans la sphère politique, et ainsi de suite. Mais tout au long de notre évolution court le fil tressé par le sionisme. Il ne s'agit aucunement d'un point théorique, ni d'une manière d'insulte. Le sionisme, certes différemment, a signifié autant pour nous que pour les Juifs. Nous, ce dont nous avons besoin, c'est d'informer le monde sur ce qu'il a impliqué pour nous en certaines choses concrètes, choses dont nous portons toujours collectivement les traces.

Ce livre est un essai politique en ce qu'il tente de présenter notre cause au lecteur occidental, non pas comme quelque chose d'irréfutable et de définitif, mais comme quelque chose qui devrait être réfléchi, mis à l'épreuve, pris en compte – bref, comme un sujet à traiter politiquement. Depuis trop longtemps nous sommes restés en dehors de l'Histoire, et certainement en dehors du débat; à sa manière modeste, ce livre tente de faire de la question de Palestine un objet de discussion et de compréhension politiques. Le lecteur découvrira vite, je l'espère, que ce qui est proposé dans cet ouvrage n'est pas l'opinion d'un "expert" ni, d'ailleurs, un témoignage personnel. Il s'agit plutôt

d'un ensemble de faits vécus, basés sur une certaine conception des droits de l'homme et sur les contradictions d'une expérience sociale, formulés autant que possible dans le langage de la réalité quotidienne.

Un certain nombre de postulats fondamentaux guident l'argument du livre. L'un est que le peuple arabe palestinien continue d'exister. Un autre est qu'il est nécessaire de comprendre sa situation pour comprendre l'impasse dans laquelle se trouvent le sionisme et le monde arabe. Un autre encore est qu'Israël lui-même, aussi bien que ceux qui le soutiennent, a essayé d'effacer le Palestinien par les mots et par les actes parce que l'Etat juif, à bien des égards, est bâti sur le déni de la Palestine et des Palestiniens. Jusqu'à aujourd'hui, il est frappant de constater que la simple mention des Palestiniens ou de la Palestine en Israël, ou devant un sioniste convaincu, équivaut à nommer l'innommable, tant notre existence constitue à elle seule une accusation à l'encontre d'Israël pour ce qu'il nous a fait. Finalement, je considère comme allant moralement de soi que les êtres humains, individuellement et sélectivement, bénéficient de droits fondamentaux, le droit à l'autodétermination étant l'un de ceux-ci. Je veux dire par là qu'aucun être humain ne devrait être menacé de "transfert" hors de sa maison ou de sa terre ; aucun être humain ne devrait faire l'objet de discrimination parce qu'il n'appartient pas à telle ou telle religion ; aucun être humain, pour quelque raison que ce soit, ne devrait être dépouillé de sa terre, de son identité nationale, de sa culture.

Au fond, je suppose que dans ce livre je pose la question : "Qu'est Israël, que sont les Etats-Unis, et que feront les Arabes à propos des Palestiniens ?" Le cas palestinien étant ce qu'il est, je ne crois pas du tout, contrairement au président Anouar al-Sadate et ses partisans, que 99 % des cartes sont dans les mains des Etats-Unis, mais je ne pense pas non plus qu'elles sont principalement dans les mains d'Israël ou des Etats arabes ; le point essentiel – en fait, ce qui a rendu ce livre possible – est qu'il y a des mains palestiniennes, pour ainsi dire, et qu'elles jouent un

rôle actif dans la détermination des buts palestiniens, des luttes politiques, des réussites aussi bien que des déboires. Et pourtant je ne nie pas que ce que pensent et font maintenant les Juifs et les Américains tient une place importante dans la question de Palestine. C'est à cette place que mon livre se situe.

Je mentionne ce qui est peut-être une chose évidente dans le but de souligner le soubassement existentiel dont dépend, je crois, notre situation en tant que peuple. Nous étions sur le territoire appelé Palestine; la spoliation et l'effacement dont nous avons été victimes et d'où ont résulté que presque un million des nôtres ont dû quitter la Palestine et que notre société est devenue non existante étaient-ils justifiés, fût-ce même pour sauver ce qu'il restait des Juifs d'Europe ayant survécu au nazisme? Quelle est la règle morale ou politique qui exige que nous abandonnions nos revendications pour notre existence nationale, notre terre, nos droits humains? Dans quel monde ne souffre-t-on aucune discussion quand on dit à un peuple entier qu'il est juridiquement absent, même si des armées sont levées contre lui, des campagnes menées contre son nom lui-même, l'histoire modifiée pour "prouver" sa non-existence? Parce que tout ce qui a trait aux Palestiniens est complexe et engage la politique des grandes puissances, provoque des controverses régionales, des conflits de classes, des tensions idéologiques, le pouvoir d'entraînement du mouvement palestinien réside dans la conscience qu'il a de ces simples mais extrêmement importantes questions.

Les Palestiniens, cependant, ne sont pas les seuls à être incompris ou ignorés par les Etats-Unis dans la tentative de ces derniers de construire une politique étrangère en Asie et en Afrique. L'opposition iranienne qui détrôna le shah en janvier 1979 est certainement un exemple typique, mais pas par défaut d'information (malgré les sournoises accusations du président Carter contre la "communauté du renseignement" et son échec en Iran). S'il est vrai que les individus préfèrent les solutions nettes et simples aux réalités complexes et confuses, ce

devrait être manifestement faux des institutions et des gouvernements ; mais en ce qui concerne le problème palestinien, cela est vrai du gouvernement américain. L'actuelle administration est arrivée aux affaires en se proclamant favorable à une paix totale au Moyen-Orient, ce qui supposait une juste solution du problème palestinien "dans tous ses aspects", quoique depuis Camp David elle ait été impuissante à le considérer dans son entier ou à le régler d'une manière ou d'une autre. Pourquoi cela suppose-t-il que 4 millions de personnes devraient se satisfaire de moins (c'est-à-dire l'autonomie) que ce que chaque autre groupe national a accepté, pourquoi cela suppose-t-il que les traités peuvent être signés en l'absence d'une discussion de la partie principale, pourquoi cela suppose-t-il que la politique étrangère peut être conduite sans jamais qu'un face-à-face ait lieu avec le principal acteur de la région, pourquoi cela suppose-t-il que les puissants groupes d'opposition peuvent être tout simplement ignorés, pourquoi cela suppose-t-il que les Palestiniens, davantage encore que tout autre peuple, devraient accepter une colonisation permanente par Israël, ou pourquoi cela suppose-t-il que les Palestiniens ne vont pas se battre éternellement pour retrouver leurs droits nationaux déniés, usurpés ou foulés aux pieds, ce sont là les questions que ce livre tente de poser et auxquelles il s'efforce de répondre, étant donné les changements assez impressionnants qui ont lieu aujourd'hui au Moyen-Orient. J'espère aussi que, dans mon chapitre de conclusion, le lecteur pourra trouver une analyse équitable de ces questions urgentes qui déterminent le Moyen-Orient d'après Camp David, la politique américaine, les politiques arabe et régionale, et les positions ainsi que l'état d'esprit des Palestiniens.

Il ne m'a pas été facile d'écrire ce livre. Une grande partie provient d'études et d'une réflexion sur la signification de l'histoire palestinienne moderne. Cependant, beaucoup de ce qu'il contient fait suite à une active participation souvent décourageante à la recherche de l'autodétermination

palestinienne, une recherche (en tout état de cause, dans mon cas) faite depuis l'exil. Inévitablement, j'ai été fortement influencé par les événements de chaque jour, par les informations et les changements soudains, par des discussions fortuites, et davantage encore par une inspiration intermittente. Je doute avoir échappé à l'influence de tout cela ; en tout cas, ce serait une erreur d'y échapper complètement. Mais j'ai eu le souci d'essayer de présenter plus qu'un résumé de l'histoire récente, ou une prévision des événements à venir. J'espère avoir précisé l'interprétation palestinienne de l'expérience palestinienne et avoir montré l'importance des deux sur la scène politique contemporaine. Expliquer de cette manière le sentiment qu'on a de soi en tant que Palestinien revient à se sentir attaqué de tous côtés. Pour l'Occident, où je vis, être un Palestinien c'est être, en termes politiques, une sorte de hors-la-loi ou, en tout cas, nettement un marginal. Mais c'est une réalité, et j'en fais mention seulement pour indiquer l'isolement particulier dans lequel j'ai entrepris ce livre.

Je suis reconnaissant à Debbie Rogers, à Asma Khawly et à Paul Lipari de m'avoir aidé à préparer le manuscrit. Au cours des années, j'ai tiré profit de mes nombreuses discussions avec des collègues palestiniens qui, comme moi, se sont efforcés de comprendre notre situation en tant que peuple. De bons amis dans ce pays, en Israël et dans les pays arabes m'ont aussi fait partager leurs connaissances ; ne pas mentionner leurs noms ni leur exprimer des remerciements spécifiques ne minimise pas notre expérience partagée, sans laquelle ce livre n'aurait pu être écrit.

Les deux amis dont les noms figurent dans la dédicace ne pouvaient imaginer à quel point leur vie m'a profondément bouleversé et influencé. Tous les deux étaient des Palestiniens, tous les deux ont connu la vie étrange, la vie obsessionnelle des exilés ; tous les deux ont connu une amère et triste fin ; tous les deux étaient des hommes bons. Farid Haddad était un médecin,

il a vécu et il est mort dans un pays arabe, où je l'ai bien connu et fréquenté pendant de nombreuses années. Plus qu'aucun autre, il avait un sens aigu non seulement de l'injustice mais aussi de ce qui pouvait être fait pour la combattre. Totalement idéaliste et désintéressé, il fut torturé à mort en prison, en 1961, bien qu'à l'époque de son décès (autant que je puisse en juger) c'est en tant qu'être humain et militant politique qu'il œuvrait, et pas nécessairement en tant que Palestinien. Rashid Hussein était un poète palestinien ironique, qui avait quitté Israël en 1966 et qui a vécu aux Etats-Unis jusqu'à sa mort. De lui, j'ai appris tout ce que je sais sur la vie des villages palestiniens après 1948, une vie qui renseigne sur la question de Palestine avec une force unique. Sa générosité d'esprit, sa franchise et son honnêteté politique étaient des cadeaux pour quiconque le rencontrait. Quand il connut une mort particulièrement absurde en 1977, il avait déjà trop souffert pour ce qu'il était – radicalement, authentiquement, un Palestinien indépendant. A eux deux, Farid Haddad et Rashid Hussein ont illuminé pour moi la cause palestinienne, à laquelle, comme tant de nos compatriotes ici ou là, ils ont donné leur vie.